

CHAPITRE XVIII

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Chaque grande famille religieuse porte la marque d'une certaine unité que ne portent pas, surtout de nos jours, les familles humaines. La contradiction et l'hostilité des frères, déjà célèbres dans l'antiquité, est évidente dans les temps modernes. Mais cette famille d'élection surnaturelle, qui s'appelle un ordre religieux, exige une certaine ressemblance spirituelle et une homogénéité véritable. La famille de saint François semble avoir pour caractère la simplicité.

Saint Antoine de Padoue n'entra dans cette famille qu'après une épreuve faite ailleurs, et après la conquête d'une certitude spéciale relative à sa vocation.

Dix ans après la mort du roi Alphonse I^{er}, et treize ans après la venue de saint François d'Assise, en 1195, naissait à Lisbonne un enfant qui s'appela Ferdinand. Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut le sacrement régénérateur subsistent encore. Son père se nommait Martin de Bouillon; son aïeul, Vincent de Bouillon, était au

nombre des généraux d'Alphonse I^{er}, et joua son rôle dans la reprise de Lisbonne, quand Alphonse I^{er} arracha aux Maures cette place si importante et si disputée. Enfin le chef de sa race fut très probablement Godefroy de Bouillon, ce premier conquérant du tombeau de Jésus-Christ.

Voilà sa famille naturelle. Sa famille spirituelle fut d'abord celle de saint Augustin. Mais il reconnut que sa place n'était pas là. Une visite de saint François d'Assise détermina sa vocation et le décida à entrer chez les frères mineurs. Parmi les religieux qu'il quitta, il trouva le mécontentement et l'ironie. « Allez, allez, lui dit un chanoine qui se moquait de lui, vous deviendrez un saint. — Mais pourquoi pas, répondit Ferdinand? Le jour où vous apprendrez ma canonisation, ce jour-là vous louerez le Seigneur. » Ferdinand changea de nom et désormais s'appela Antoine. Cette façon d'annoncer sa canonisation future caractérise assez bien saint Antoine de Padoue. Il n'a ni timidité, ni audace, ni présomption, ni embarras. Il sait qu'il sera canonisé; il le dit comme il le pense, et la chose arrive comme il le dit.

Le désir du martyre le poussait vers le pays des Sarrasins; mais sa destinée n'était pas là. Il tomba malade en route, revint en Portugal, visita saint François, étudia la théologie, et commença la prédication.

Il ne faut pas que ce mot nous trompe. La prédication d'alors, la prédication religieuse était un

événement. On parle beaucoup en ce siècle de la parole, comme si sa puissance naissait d'hier. Mais autrefois la parole retentissait dans les âmes et dans les foules à une bien autre profondeur. Quand saint Antoine prêchait, tous les travaux étaient momentanément suspendus, comme aux jours de fêtes. Les juges, les avocats, les négociants, quittaient leurs affaires, et couraient là où il était. Les habitants des villes se mêlaient à ceux des campagnes. On se levait la nuit pour arriver de grand matin et prendre place près de l'orateur. Les dames venaient à la lueur des torches. L'admiration et la conversion étaient éclatantes, ardentes, bruyantes. On libérait les débiteurs, on ouvrait les prisons; les ennemis s'embrassaient. On se pressait autour du saint pour toucher son vêtement.

Grégoire IX l'entendit prêcher. Emueillé de la façon dont il possédait, maniait, savourait l'Ancien et le Nouveau Testament, il dit, en parlant du prédicateur : « Celui-ci est l'arche d'alliance, car l'arche d'alliance contenait les deux tables de la sainte loi. »

Un jour, pendant le sermon, le cadavre d'un jeune homme fut introduit dans le lieu saint. Des parents et des amis faisaient retentir l'église de sanglots. Antoine s'arrête, se recueille, lève les yeux. Puis, cessant de parler aux vivants, il parle au mort. Cessant d'exhorter il commande. « Au nom de Jésus-Christ, dit-il, lève toi ! » et le mort sortit du cercueil.

Un jour il prêchait en plein air, l'orage éclate; la foule s'enfuit. « Arrêtez, dit Antoine, personne ne sera mouillé. » La pluie noya la terre partout dans les environs, mais aucun de ceux qui, fidèles à la parole du saint, restèrent immobiles, ne reçut une goutte d'eau.

Le don des miracles paraît accompagner plus spécialement la simplicité que toute autre grâce ou toute autre vertu. Saint Antoine de Padoue appartenait à cette classe de saints qui ne s'étonnent de rien, et parlent aux animaux comme aux hommes, donnant des ordres aux choses comme si elles étaient des personnes. Il eut le don de bilocation, qui assurément, ne lui semblait pas plus surprenant que tout autre. Plusieurs personnes ont déposé l'avoir vu en songe, et il leur révélait leurs fautes secrètes, leur ordonnait de les confesser.

Un jour il prêchait à Montpellier. Tout à coup il se souvient qu'il devait chanter à l'office de son couvent un graduel solennel et qu'il n'avait prié personne de le remplacer; le regret le frappe profondément: tout à coup il s'arrête et penche la tête. A l'heure même on le voit, à son couvent, chantant le graduel parmi ses frères.

Un jour Antoine rencontre dans la rue un homme fort débauché. Antoine se découvre et fait une génuflexion; quelque jours après, il le rencontre encore, et le salue de la même façon. Quelques jours après nouvelle rencontre, nouveau prosternement. Antoine ne pouvait pas rencontrer ce dé-

bauché sans lui témoigner des respects extraordinaires. Le débauché, croyant à une moquerie, entra en fureur. La persévérance de ce respect exagéré l'irritait au dernier point; enfin il l'apostropha. « Si vous vous mettez encore à genoux devant moi je vous passe mon épée, lui dit-il, à travers le corps.

— Glorieux martyr de Jésus-Christ, répondit saint Antoine, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans les tourments. »

Le débauché éclata de rire. Mais quelques années après, une circonstance particulière l'appela en Palestine; il se convertit avec éclat, prêcha les Sarrasins, fut tourmenté par eux pendant trois jours et mourut à la fin du troisième.

Il se souvint de saint Antoine au dernier moment, suivant l'étonnante recommandation qu'il avait reçue, et vérifia la prédiction dont il s'était tant moqué.

Mais voici quelque chose d'assez rare dans la vie des saints.

Un homme riche avait immensément augmenté sa fortune par l'usure. Sa famille pria saint Antoine de prononcer l'oraison funèbre du mort. « Je veux bien », dit le saint, et il prononça un sermon sur ce mot de l'Evangile : Là où est ton trésor, là est ton cœur.

Puis, le sermon fini, adressant la parole aux parents du mort : « Allez, dit-il, fouillez maintenant dans les coffres de cet homme qui vient de mourir, je vais vous dire ce que vous trouverez

au milieu des monceaux d'or et d'argent; vous trouverez son *cœur*. »

Ils y allèrent, ils fouillèrent, et, au milieu des écus, ils virent un cœur humain, un cœur de chair et de sang. Ils le touchèrent de leurs mains, et le cœur était chaud.

Le père d'Antoine fut accusé d'assassinat et emprisonné, parce que le corps d'un jeune homme avait été trouvé dans son jardin. Ceci se passait à Lisbonne, et pendant ce temps-là Antoine était à Venise.

Antoine, toujours à Venise, demanda simplement au supérieur du couvent la permission de sortir. Puis, l'ayant obtenue, il fut transporté la nuit à Lisbonne, par le ministère d'un ange. Là il commanda au mort de dire si son père, à lui Antoine, était coupable du meurtre. Le mort se leva, rendit témoignage de l'innocence du vieillard, puis se recoucha et se rendormit. Martin de Buglione fut remis en liberté.

Un jour à Toulouse, un hérétique lui déclara qu'un prodige seul le déterminerait à croire à la présence réelle. « Je vais, ajouta cet homme, laisser ma mule trois jours sans nourriture. Après ce jeûne, je lui offrirai du foin et de l'avoine; si elle quitte le foin et l'avoine pour adorer l'hostie consacrée, je croirai à la présence réelle. » Le saint accepta. Les trois jours révolus, il prit l'hostie dans ses mains, l'hérétique présenta avoine et foin à sa mule affamée; mais elle le refusa et alla vers le Saint Sacrement. L'hérétique se convertit.

Les animaux jouent un rôle énorme dans les annales des premiers Franciscains. Cette familiarité intime de saint François et de la nature entière jette son rayonnement naïf et chaud sur toute la phalange dont il était le chef et le père. Toutes les créatures étaient pour saint François des sœurs. L'eau, sa sœur, et le soleil, son frère, étaient, comme les animaux et les végétaux, l'objet de sa tendresse, de ses caresses et de ses entretiens. On dit cependant qu'il faisait aux fourmis des reproches amers, relatifs à leur trop grande prévoyance. « Comment, disait-il, des provisions ! des greniers ! Mais vous ne savez donc pas, mes sœurs, que cela est contraire à l'esprit de l'Evangile : à chaque jour suffit sa peine ! »

Un jour Antoine prêchait à Rimini devant un auditoire hérétique et obstiné. Il s'aperçut que sa parole rencontrait des cœurs durs et des oreilles fermées. Il s'arrêta : « Levez-vous, dit-il tout à coup, suivez-moi sur le bord de la mer. » La rivière Marechia se jette dans la mer tout près de Rimini. — L'auditoire, curieux de l'aventure, suivit le saint sur le rivage. Alors Antoine se tourna vers l'Océan, et parlant aux poissons :

« Les hommes, dit-il, refusent de m'entendre. Venez, vous, venez, poissons, écoutez-moi à leur place. »

Tout à coup voici une multitude de poissons qui approchent du rivage. Ils mettent la tête hors de l'eau, et chacun se tient à son rang, dans un ordre parfait. On en voit de toutes les formes et de toutes

les dimensions. Les écailles s'étalent au soleil avec une variété immense de formes et de couleurs. Aucun d'eux n'hésitait, aucun n'avait peur. Personne ne troublait l'ordre dans ce brillant auditoire, dont les couleurs chatoyantes éclataient en pleine lumière, au-dessus des flots. Les plus petits approchèrent du bord, les poissons de moyenne grosseur se tenaient à distance moyenne, les plus gros venaient les derniers. Aucun sergent de ville ne fut nécessaire pour établir l'ordre, le silence et l'immobilité.

Quand l'auditoire fut complet et toutes ces petites oreilles aussi ouvertes que celles des hommes étaient fermées, Antoine commença :

« Poissons, mes petits frères, rendez grâces au Créateur, qui vous a donné pour demeure un si noble élément. C'est Lui qui, selon vos besoins, vous fournit des eaux douces ou salées. C'est à Lui que vous devez ces retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête. C'est Lui qui vous a bénis, au commencement du monde. C'est Lui qui, au moment du déluge, vous a préservés de la mort et de la condamnation universelle. Vous n'avez pas eu besoin de l'Arche, petits poissons, mes frères; vous étiez en sûreté. Quelle liberté vos nageoires vous donnent! vous allez où il vous plaît! Poissons, Dieu a confié à l'un de vous pendant trois jours la garde de Jonas! Vous avez eu l'honneur de fournir à Jésus-Christ ce qu'il fallait pour payer le cens. Vous lui avez servi de nourriture avant et après la résurrection. Petits

poissons, privilégiés entre les créatures, louez et remerciez le Seigneur. »

Pendant ce discours, les poissons s'agitaient; ils ouvraient la bouche et inclinaient la tête. — « Béni soit le Dieu Eternel, s'écrie saint Antoine ! Les animaux lui rendent l'hommage que les hérétiques lui refusent ! »

Cependant les poissons accouraient de tous côtés : comme si le bruit s'était répandu dans la mer qu'un saint parlait, la foule mouvante venait écouter, pour la première fois, la parole qui lui expliquait ses privilèges méconnus. On eût dit que les poissons, s'accusant de leur longue ingratitude, éprouvaient le besoin de connaître enfin leurs titres à la reconnaissance. Mais les poissons qui arrivaient n'obtenaient pas des poissons déjà placés la moindre complaisance. Les premiers arrivés gardaient les bonnes places, les nouveaux venus restaient derrière.

Cette parenté singulière des Franciscains et de la nature rappelle ces paroles d'un Oratorien, qui appartient à une autre classe d'esprits, mais dont la philosophie profonde rencontre la simplicité de François, de Junipère et d'Antoine. Thomassin dit quelque part : « Je ne désespère pas tout à fait des animaux brutes. Il ne me paraît pas impossible que je les voie quelque jour penchés et adorant. »

Il faudrait peut-être plus de profondeur que l'esprit humain n'en possède pour voir clairement ce qu'il y a dans cette chose inconnue, qui s'ap-

pelle la simplicité, qui échappe aux investigations, qui échappe à elle-même, qui généralement ne se connaît pas, qui ne doute pas, qui ne s'analyse pas, qui est un *don*, et qui semble d'une relation directe et spéciale avec cette autre chose si différente pourtant, et qu'on appelle la puissance. Simplicité et puissance ! ces deux choses ne se ressemblent pas aux yeux des hommes. Ces deux mots, dans le langage humain, n'ont pas la même consonnance, et, par une disposition mystérieuse que je recommande aux méditations des âmes qui méditent, le caractère des thaumaturges est particulièrement la simplicité.

Le souvenir du miracle des poissons est très célèbre en Italie. Le père Papebrock nous dit qu'en 1660, le 26 novembre, il avait vu lui-même une chapelle en mémoire du prodige, au lieu même où il s'accomplit. La peinture s'est emparée plusieurs fois de l'événement.

Saint François parlait aux oiseaux exactement le même langage que saint Antoine aux poissons. Une vue plus perçante que la nôtre apercevrait probablement, dans le monde des types, la raison profonde de ces profondes analogies et de ces mystérieuses préférences.

Saint Antoine vit avant de mourir la canonisation de saint François.

Un jour, sentant approcher sa fin bienheureuse, il écrivit au ministre de la province pour lui demander la permission de se retirer dans la solitude. Ayant écrit sa lettre, il quitta un instant sa

chambre ; quand il rentra, sa lettre avait disparu, mais la réponse arriva. Sa lettre était parvenue. Aucun homme ne l'avait portée.

Le vendredi 13 juin 1231, un peu avant le coucher du soleil, saint Antoine de Padoue venait de prononcer ces paroles : « Je vois mon Seigneur Jésus-Christ. »

Antoine parut s'endormir. Il était mort.

Mort à trente-six ans, quatre mois et treize jours. Trente-six ans ! — A ce moment-là, l'abbé de Vireul vit s'ouvrir la porte de son cabinet et saint Antoine entrer : « *Je viens, dit Antoine, de laisser ma monture auprès de Padoue, et je pars pour ma patrie.* » Au même moment l'abbé, qui avait mal à la gorge, fut guéri. Il ne comprit que plus tard pour quelle patrie saint Antoine venait de partir.

